Ami du Clergé du 26 mars 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Fête de Pâques. — « Ecce facta sunt omnia nova », 97.
Communion pascale. — L'Eucharistie, mystère d'unité, 98.
Plans d'homélies sur les Epitres. — XXII. 1er Dimanche après Pâques : Les victoires de la foi, 98.
La Foi chrétienne. — II. Foi et Eglise : XI. La valeur du dogme, 100.
Causeries de pédagogie catéchistique. — IV. La pédagogie active scolaire, 102.

FETE DE PAQUES

« ECCE FACTA SUNT OMNIA NOVA...

Mes frères,

Tout se renouvelle dans la nature. Les arbres rajeunissent et remplacent les feuilles tombées l'automne dernier. Nos jardins se réveillent sous la bêche et, déjà, les semences confiées à la terre germent les récoltes prochaines. Les oiseaux ont retrouvé leurs chants et dans les nids déjà palpite une vie nouvelle.

Et tout, en nous-même, aspire au renouveau. Nos corps sentent comme une sève plus jeune qui circule. Nos âmes, d'autre part, aspirent à plus de lumière, à plus de tendresse, à plus de pureté.

Mais hélas ! avec l'âge, ce renouvellement de notre être se fait plus précaire. La nuit ne suffit plus à réparer l'usure du labeur quotidien. Les maladies guérissent encore, mais nous laissent plus faibles. Ce corps est promis à la terre, et la mort le guette pour le livrer à la nature, qui en a besoin pour d'autres ouvrages... Déjà les générations montantes nous poussent de l'épaule, impatientes de la relève. Viendra donc un jour où le renouvellement nous deviendra impossible ici-bas... Et pourtant nous sentons en nous une aspiration à une vie qui se prolonge indéfiniment.

Quant à notre âme, elle aussi est guettée par le vieillissement et la mort. Il y a des *âmes blasées*, que plus rien n'intéresse. « Qu'y a-t-il de nouveau ? » demandent-elles... Il y a des âmes engourdies *par la routine* d'une existence sans idéal. Il y a des âmes *sclérosées par l'égoïsme* et qui ne connaissent plus les sursauts de la générosité ni la joie de se donner. Il y a enfin des *âmes mortes*. Le péché les a tuées et elles n'ont plus le courage de sortir de la tombe où leurs habitudes vicieuses les ont emmurées... Tout se renouvelle dans la nature. Mais ces tristes âmes semblent avoir perdu tout espoir de renouvellement.

* *

Pourtant le Christ est ressuscité, le Christ nôtre espoir, — « *Surrexit Christus, spes mea* », — le Christ notre vie. En lui, si tu le veux, pauvre âme, tu peux indéfiniment te renouveler. En lui, misérable mortel, tu peux défier le tombeau et ton corps même est promis à de triomphales revanches.

Voyez. Le Crucifié était étendu sur la banquette creusée dans le roc où Joseph d'Arimathie et les saintes femmes l'avaient pieusement couché. Et voici qu'à la pointe de l'aube, le surlendemain, il se dresse dans son corps renouvelé et paré d'une jeunesse éternelle. Les cicatrices sont visibles encore. Ne faut-il pas qu'à tout jamais elles rappellent jusqu'où il a poussé son amour pour nous ? Mais la mort, vaincue, ne peut plus l'atteindre : « Mort, où est ton aiguillon, où est ta victoire ? » Il va, le Christ ressuscité, sans qu'aucun obstacle l'arrête. Il est Maître de l'espace. A cette heure à Jérusalem. L'instant d'après, en Galilée, à trois jours de marche. Il pénètre dans les maisons, toutes portes closes. Il peut encore s'asseoir à la table des disciples d'Emmaüs, mais il n'a plus besoin de nourriture pour entretenir une vie désormais à l'abri de la souffrance et du besoin. Et, bientôt, ce corps, quittant la terre, prendra son vol vers les régions célestes, où, à tout jamais, il trônera dans la gloire, à la droite du Père...

Eh bien ! c'est ce qui nous arrivera, à nous aussi. En lui nous sommes déjà des ressuscités. Laissez faire au temps. Lorsque tout sera consommé, nous retrouverons ce corps humilié. La semence d'immortalité déposée au fond de notre nature par la chair du Christ, si souvent mangée dans nos communions, va se lever, germant obscurément sous la terre qui recouvrit notre dépouille, au dernier jour, pour la moisson de l'éternité. Nous surgirons dans l'éternelle jeunesse d'une chair glorifiée — comme celle du Christ, — pour l'aller rejoindre, là-haut, dans la maison du Père, où nous attend le banquet des noces.

Dès à présent, en ces fêtes pascales, qui sont un présage et un prélude de la Pâque éternelle, ne nous a-t-il pas renouvelé l'âme, et déjà ressuscités spirituellement ?

Aux catéchumènes qu'on préparait au baptême, on expliquait que, en les plongeant dans l'eau du baptistère, l'Eglise tuerait en eux, en quelque sorte le « vieil homme », c.-à-d. le fils d'Adam pécheur et que, par la vertu de l'Esprit-Saint vivifiant ces eaux sacramentelles, ils sortiraient de la piscine comme le Christ était sorti du tombeau, renouvelés radicalement et devenus, par une mystérieuse naissance, des hommes nouveaux, d'autres Christ, comme lui doués d'une vie divine. Si les cérémonies du baptême ont été modifiées, leur sens profond, leur efficacité divine n'ont pas changé... Vous avez donc été renouvelés ; vous êtes devenus les enfants de Dieu, capables de mériter divinement un bonheur divin.

Mais, « vous portez votre trésor dans des vases fragiles », et vous l'avez laissé se répandre. Vous avez perdu cette vie, qui vous faisait si puissants et si beaux. Et voici qu'elle nous est rendue ! La vertu du baptême, c.-à-d. la vertu de la Passion bienheureuse du Christ vous a été renouvelée. Sa Résurrection, une fois de plus, vous a entraînés dans les sphères où la mort n'a pas accès. Dans le geste émouvant — et courageux — du fils prodigue, vous avez été vous jeter dans les bras du Père qui vous attendait. Vous lui avez dit : « J'ai péché contre le ciel et contre vous. » Et il vous a rendu la robe nuptiale, c.-à-d. la pureté et la vie. Et, pour sceller cette réconciliation et pour confirmer ce renouvellement de tout votre être, il vous a donné à manger le Pain du Ciel, le Pain vivant, le corps même de son divin Fils, devenu nourriture d'éternité.

Qu'il est beau ce printemps de vos âmes, renouvelées dans le Christ ! Avec quelle joie et quelle fierté vous pouvez chanter l'*Alleluia* pascal ! N'est-ce pas que vous vous sentez plus légers, après avoir déposé le fardeau du péché ? plus alertes, après avoir mangé le pain des forts ? Désormais, vous pouvez regardez la vie avec confiance, sachant que, si vous le voulez, rien ne peut vous arracher cette vie que le Christ partage avec vous, et qui fera de vous des vainqueurs, quoi qu'il arrive !

Mais il faut le vouloir. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, dit S. Paul, ayez les sentiments d'en-haut, ayez les pensées d'en-haut. »

Elevez-vous au-dessus des calculs mesquins de l'égoïsme et de la cupidité. Enorgueillissez-vous, non de votre suffisance et de vos petits succès, mais de votre titre glorieux de Fils de Dieu.

Pensez chrétiennement, c.-à-d. en vous inspirant, non de votre journal ou de l'opinion des gens, mais du Christ, qui est la vérité.

Aspirez, non à un précaire bonheur humain, mais à la félicité promise aux fils de Dieu, et dont l'attente assurée donne du courage pour supporter tous les misères d'ici-bas

Vivez chrétiennement, c.-à-d. soyez partout des modèles, au foyer, à la ferme, à l'atelier, dans la vie civique...

Soyez des témoins du Ressuscité, en imposant à tous ceux qui vous voient l'estime, le respect, l'admiration d'une vertu surhumaine, dans les circonstances les plus modestes.

Et si votre joie d'aujourd'hui, à vous, chrétiens fidèles, pouvait faire des envieux, et entraîner vos voisins et amis à faire leurs Pâques, la fête d'aujourd'hui serait complète. Fasse Dieu qu'il en soit ainsi !...

MESSE DE COMMUNION PASCALE

L'EUCHARISTIE, MYSTÈRE D'UNITÉ

Chers Messieurs,

Vous voici donc fidèles, une fois de plus, au rendez-vous annuel de ce grand jour de Pâques. Comme les apôtres au Cénacle, vous allez célébrer, non pas la délivrance de la servitude égyptienne, mais la délivrance de la servitude et de la mort du péché.

Vous allez manger l'Agneau immolé pour sceller l'alliance éternelle qui s'est conclue sur le Calvaire entre Dieu et tous les hommes sans exception. Cette alliance, dont vous êtes chacun pour sa part les heureux bénéficiaires, vous allez la renouveler dans la sincérité de votre cœur, dans l'intimité que va créer la sainte communion entre Jésus et vous.

* *

La communion, c.-à-d. l'union merveilleuse qui s'établit dans le Christ entre vous et Dieu d'une part, entre vous tous, qui vous rejoignez dans cette union commune avec le Christ.

Quand on ne fait qu'un avec Dieu, on est bien fort. Certes, la vie est dure, aujourd'hui. Aux difficultés que rencontre tout homme pour rester un honnête homme, en luttant contre ses mauvais instincts, s'ajoute la lutte toujours plus âpre pour le pain quotidien, pour la défense de votre famille et les inquiétudes toujours plus vives pour un lendemain lourd de menaces.

Mais vous pouvez dire, avec S. Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie. » Songez-vous que, dans un instant, Dieu même sera en vous ? Le Christ, authentiquement présent sous l'apparence très significative du petit pain blanc que je vais déposer sur vos lèvres, va pénétrer en vous, et entraîner avec lui dans le plus intime de votre âme le Père et l'Esprit qui ne font qu'un avec lui. Les trois Personnes de Dieu vont vous absorber en quelque sorte dans leur unité.

Il ne tiendra donc qu'à vous d'agir saintement, héroïquement, divinement, puisque la sainteté de Dieu, la force de Dieu seront en attente, si je puis dire et comme à pied d'œuvre dans le fin fond de votre âme, prêtes à animer vos efforts. « Quand on possède Dieu en soi, disait le général de Sonis, on ne capitule jamais... »

* *

D'autre part, vous allez resserrer le lien qui vous unit les uns aux autres dans la charité du Christ. Les premiers chrétiens ne faisaient qu' « un cœur et qu'une âme ». C'est la définition même de la communauté chrétienne. Même foi. Même loi. Même chef, le Christ, représenté par le Pape. Même but, le ciel. Mêmes richesses inépuisables et possédées par indivis, savoir l'amour de Dieu, les mérites du Christ et des Saints circulant comme dans une coopérative spirituelle à travers tout le corps de l'Eglise, vaste courant où chacun puise et verse tour à tour.

Et pourtant comme ils sont divisés entre eux, les disciples de celui qui, à la Cène, priait son Père pour que ceux qu'il lui avait donnés, « *soient un* » ! Divisions non seulement entre croyants et incroyants mais entre chrétiens — je pense ici à nos frères séparés de tous les protestantismes — et, ce qui est pire, entre membres de la même Eglise catholique qui, pourtant, est *une*. Divisions sur des questions d'intérêt, divisions autour des opinions politiques, divisions entre amis, qui se disputent une place, divisions à l'intérieur même des familles.

Le remède ? Vous allez le recevoir. En mangeant le corps du Christ, vous mangerez en quelque sorte la charité « qui est, dit l'Apôtre, le lien parfait ». Comment ne pas se réconcilier, comment ne pas s'aimer et donc se supporter et se pardonner, entre tous ceux qui sont enveloppés du même amour, et qui, tous, aiment le Christ de tout leur cœur ? Cette communauté d'amour ne l'emportera-t-elle pas sur tout ce qui divise ?

C'est si peu de choses, nos petites querelles, nos rancunes mesquines, au prix de cette merveille d'un Dieu qui nous aime tous sans exception et sans préférences et qui se donne à tous pour faire de tous un seul corps ? Le bras déteste-t-il la jambe ?

* *

Prenez donc conscience de cette ineffable unité des communiants qui va se renouer à la sainte table. Et, au sortir de ce banquet fraternel que vous offre le Christ, gardez cet esprit de fraternité dans le souvenir de votre commune participation au Christ, qui vous dit par la voix de son apôtre : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres... »

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXII

1er Dimanche après Pâques

LES VICTOIRES DE LA FOI

En ce dimanche qui clôture les solennités pascales, l'Eglise met l'accent sur la Foi, principe vital qui doit animer les nouveaux baptisés — et tout baptisé, donc nous tous... D'où le choix de l'Evangile (« heureux celui qui croit sans exiger de voir ») et de l'Epître, empruntée à la première lettre de S. Jean,

chant de triomphe sur les victoires de la Foi. Pour épuiser les richesses, distinguons : *la nature de la Foi, — ses garanties, — ses victoires.*

I. — *Nature de la foi*

Elle est un acte vital opéré en collaboration avec Dieu.

1° Ce n'est donc pas un simple sentiment de confiance, comme le prétendent certains de nos frères séparés. C'est cela, mais c'est beaucoup plus que cela.

2° Ce n'est pas non plus une toute sèche adhésion à un témoignage. Je crois ce journaliste qui me rapporte un fait divers, ce maître qui m'annonce une découverte atomique. Sans doute, je crois « la communion des saints » mais ce n'est qu'un aspect de cet acte vital qu'est la foi.

3° La Foi, au sens évangélique, la foi catholique consiste dans « *une relation de personne à personne* ».

— *a)* Jésus se *présente* à moi, dans sa réalité vivante, qui fait saillie sur le cours ordinaire de ce monde et se dit le Fils de Dieu, envoyé par son Père pour nous donner la lumière et la vie. (C'est le thème de tout le IVe Evangile.)

—*b) Je l'accueille* comme tel (« qui eum receperunt... ») et non seulement son message sur le Père, mais lui, le Fils incarné, de toute mon âme. Par sa grâce prévenante, le Père m'a « attiré (ou tiré) à lui » (Jo., VI, 44 ; VIII, 65), illuminant mon intelligence, et me donnant le *sens des signes* et provoquant ma sympathie pour son messager divin.

c) Je réponds au don par le don. Je *m'engage*, je *me donne* à lui, afin de « demeurer en lui et lui en moi » (Jo., XIV, 4). J'accepte qu'il soit ma lumière, pour voir toute chose en Dieu, qu'il soit le principe de ma vie spirituelle (« Je suis la Vie »). Je veux ne faire qu'un avec lui, comme le cep et le sarment : cela revient à vouloir vivre de la vie même de Dieu, à vouloir, assimilé au Fils de Dieu, penser, vouloir, aimer en Dieu, comme Dieu pense, veut, aime.

d) Donc ma foi, suscitée par Dieu, m'offre à une transformation radicale de ma nature (cf. homélie de Pâques, « *nova conspersio* »). Cette transformation c'est au baptême, enfin, qu'elle s'accomplit. Le baptême (quand il s'agit d'un adulte), disons plus exactement la demande du baptême, c'est l'*acte de foi officiel*, tel que nous venons de le décrire. Il est engagement, ouverture de l'âme, accueil lucide, joyeux, aimant, du don de Dieu, c.-à-d. de l'esprit de Jésus. Comme la lumière, que le photographe fait entrer dans sa caméra pour imprimer l'image sur l'émulsion, l'Esprit, que m'envoient le Père et le Fils, imprime au plus profond de notre nature l'image même de la Trinité. Il s'empare de notre intelligence pour l'élever jusqu'à la connaissance surnaturelle de Dieu, c'est la vertu surnaturelle de *Foi*. Il s'empare de notre volonté pour lui infuser l'amour même qui unit les trois Personnes : c'est la vertu surnaturelle de *Charité*. A ce moment, la relation personnelle entre Jésus et nous est consommée : nous lui sommes réellement *incorporés*. Voilà pourquoi Jésus dit : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé. »

II. — *Les garanties de la foi*

Encore faut-il que celui qui vient ou qui revient à la foi ait des garanties de la *réalité* qui est l'objet de cette foi. Voilà pourquoi S. Jean nous affirme solennellement, lui qui a vu « celui qui était dès le commencement, qui a contemplé et touché le Verbe de Vie » (I Jo., I, 1) : «Ils sont trois à rendre témoignage : l'Esprit, l'eau et le sang. » Paroles quelque peu énigmatiques qu'il nous faut éclaircir.

1° *Leur sens historique.*

— *a)* Le *témoignage de l'eau :* c'est celui qui éclate lors du baptême de Jésus dans le Jourdain. Tandis que S. Jean-Baptiste lui confère le « baptême de pénitence », contraint par l'humilité de celui qu'il a présenté comme le Messie (c'est déjà un témoignage), le Père céleste fait entendre sa voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Voilà un témoignage qui s'impose, et qui permettra à Jésus de revendiquer, au cours de sa vie ce titre de Fils de Dieu qui doit l'imposer à notre foi.

— *b)* Le *témoignage du sang.* C'est celui que nous vaut la Passion. On peut dire que le drame de la Passion s'encadre entre ces deux témoignages : celui de Jésus, répondant au Grand-prêtre qu'il est bien le Fils de Dieu. C'est cette fière réponse qui le fera condamner, et celui de toute la nature, docile à la motion du Père et qui, par ses frémissements terrifiants, arrache aux soldats qui venaient de crucifier Jésus cet aveu : « Celui-là était vraiment le Fils de Dieu » (Mat., XXVII, 54). D'ailleurs ils ont bien senti, à voir souffrir, à entendre parler la Victime sainte, qu'il dépassait l'humanité.

— *c)* Le *témoignage de l'Esprit* q i descend sur les apôtres, réunis au Cénacle sur l'ordre du Maître, attendant cet Esprit qu'il avait promis de leur envoyer. On pourrait élargir la portée de ce témoignage en observant que toutes les prophéties faites *sur* ou *par* Jésus se sont accomplies ; c'est l'idée directrice de l'Evangile de S. Mathieu.

2° — *Leur sens mystique.* Cette eau, ce sang qui témoignent, S. Jean les a vu jaillir du cœur percé du Maître, et l'insistance qu'il met à l'attester trahit sa pensée profonde, que l'Eglise a faite sienne : cette eau, ce sang, ce sont les deux plus grands sacrements, le Baptême et l'Eucharistie, par quoi la vie conquise par Jésus en mourant nous est transmise. Ici encore, il faut relever le témoignage de l'Esprit-Saint. Nous avons vu la part qu'il avait à la renaissance du chrétien. C'est lui qui purifie et qui vivifie l'Eglise. Et son action, depuis vingt siècles, est un *témoignage irréfutable qui fonde notre foi.*

Car, comme l'observe le Concile du Vatican, la vie de l'Eglise est à elle seule une impérieuse raison de croire *(per seipsam magnum... motivum credibilitatis).* Les saints attestent par leur perfection surhumaine et par leur action bienfaisante que Dieu est avec son Eglise. Cela revient à dire que cette Eglise est authentiquement animée, assistée, vivifiée par l'Esprit-Saint. Quiconque la regarde avec des yeux non voilés par les préjugés y découvre un témoignage valable de son caractère divin.

III. — *La foi victorieuse du monde*

« Tout ce qui est né de Dieu, dit S. Jean, est vainqueur du monde, et la victoire qui a vaincu le monde c'est notre foi. »

1° — *Qu'est-ce que le monde ?* Le terme est fréquemment employé par S. Jean pour désigner d'abord les ennemis de Jésus, c.-à-d. « les Juifs », entendez les dirigeants de Jérusalem, heurtés dans leurs préjugés et dans leur formalisme par l'enseignement de Jésus et qui ne lui pardonnent pas les reproches qu'il leur adresse pour leur incrédulité (cf. Jo., V, 37-47).

Mais ces « Juifs » hostiles à Jésus et qui le feront mourir incarnent l'*ensemble des forces intellectuelles et morales* (ajoutons *infernales) conjurées de siècle en siècle contre Dieu et son Christ.* Ces pharisiens hostiles, ils sont « Fils du diable » lequel est le « Prince de ce monde ». C'est dire que le monde est essentiellement caractérisé par le refus qui, sous la poussée de l'orgueil, disons donc sous la motion du démon, s'oppose à Dieu.

Dès les premières lignes de son Evangile, S. Jean constate avec une infinie tristesse que « le Verbe est venu parmi les siens et que les siens (s'entend ces juifs, qui étaient le « peuple de Dieu, ») ne l'ont pas

reçu ». Et c'est comme le leit-motiv de ce drame du quatrième Evangile mettant en scène l'opposition croissante de ceux qui étaient providentiellement préparés à recevoir le Messie et qui l'ont mis à mort, sous l'impulsion du Malin, « homicide dès le commencement ».

Il est clair que cette opposition n'a jamais désarmé. Elle se manifeste aujourd'hui à travers le monde entier. Qu'il s'agisse du laïcisme français, ou du stalinisme persécuteur, de la libre pensée, sous le couvert de ses prétentions scientifiques ou de l'existentialisme, aujourd'hui comme il y a vingt siècles, « le monde s'acharne contre le Christ et contre son Eglise ». *(Quare fremuerunt gentes ?)*

Mais Jésus l'a déclaré : « Le monde, je l'ai vaincu » (Jo., XVI, 39).

2° *Les victoires de la foi.*

— *a) La victoire intérieure.* La foi est toujours une victoire. Car les principes qui agissent dans « le monde » ne sont pas sans agir en chaque homme, dans l'intime de sa conscience. Le témoignage du Christ, tel que nous le propose l'Eglise, heurte plus d'une tendance naturelle. Nous sommes habitués à tirer nos idées de notre expérience sensible. Pour nous, la réalité, c'est ce que nous voyons et, comme l'apôtre Thomas, nous dirions volontiers « si je ne vois, si je ne touche, je ne croirai pas » (Jo., XX, 19). Pour nous, la vérité, c'est ce que nous avons découvert par nous-même ou ce que nous serions à même de découvrir par nos propres moyens. Et voilà que se présente une *réalité d'un autre ordre*, disons, *un autre ordre de réalités* qui dépasse infiniment la raison. Il est dur à notre orgueil de reconnaître que, comme le constate Pascal *(Pensées*, 26), « la dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la dépassent ». Il est plus dur encore à notre sensualité de consentir tant de sacrifices exigés par le Christ, non seulement pour garder sa dignité humaine mais pour devenir ses disciples.

La foi n'est donc possible qu'à ceux qui consentent à reconnaître les insuffisances de leur raison et à se soumettre aux exigences de la vie chrétienne. Dans le monde, il faut se comporter comme étranger à ce monde, faire fi de ses maximes parce qu'on est passé dans un ordre plus haut, cet ordre surnaturel dont tant d'hommes ne veulent pas. Donc, par définition, un chrétien est un soldat toujours armé contre lui-même et condamné à remporter, jour après jour, victoire sur victoire.

Voyez les saints. Qu'est-ce qu'un saint ? C'est un croyant conséquent avec lui-même, et qui, pour rejoindre le Christ, et Dieu dans le Christ, réussi à s'évader du « monde » et de lui-même. Songez à un S. Vincent de Paul. Fait-il l'effet d'un vaincu ? d'un homme diminué ? Nul n'est plus homme que ce père des petits, des pauvres, de toutes les victimes de ces temps de guerre. Nul n'a exercé action plus victorieuse que celui qui a mobilisé au service de « nos seigneurs les pauvres » toutes les classes sociales, et qui osait faire la leçon aux rois et à leurs ministres. Toujours fiévreux, accablé par la vue de tant de misères qui lui fendaient le cœur, il était pourtant d'une sérénité, il goûtait une joie qui feraient envie.

— *b) La victoire extérieure.* Jésus ne l'a pas caché : ses disciples, appartenant à un ordre, à un monde qui est le contrepied de ce « monde » que nous avons défini, comme lui, seront suspectés, méprisés, haïs, persécutés. Mais, comme S. Paul, ils surabonderont de joie dans leurs tribulations. Car Jésus leur a donné sa paix. Il leur a révélé leur éminente dignité d'enfants de Dieu. Il leur a donné, en effet, cette vie « éternelle, hors des prises du monde et de son prince » (« Celui qui croit en m i *a* [dès ici-bas] la vie éternelle ») « pour que leur joie demeure ». Et il a prié dans ce sens. Alors, cette sérénité des martyrs (ceux d'aujourd'hui comme ceux du temps de Néron), cette *béatitude de la persécution*, c'est bien la victoire de la foi sur le monde.

Ajoutons que cette victoire, c'est celle que, de siècle en siècle, représente cette stabilité de l'Eglise, en dépit et des ferments intérieurs de dissolution, hérésies ou relâchement des mœurs (tribut payé au « monde »), et des attaques venues de l'extérieur. Ses persécuteurs, à peine avaient-ils crié victoire, sont sortis de la scène de ce monde. Les uns après les autres, leurs empires ont croulé et l'Eglise reste jeune et poursuit ses conquêtes et ses bienfaits...

* *

Conclusion. — Voilà donc, chrétiens, votre dignité, voilà votre force. Vous appartenez par la foi de votre baptême à un ordre divin contre lequel « les forces de l'enfer ne prévaudront point ». « Si Dieu est avec nous, s'écrie S. Paul, qui sera contre nous ? » Mais restez donc avec lui. « Demeurez dans mon amour », dit Jésus (Jo., XV, 9) ; c.-à-d. vivez cette foi qui s'épanouit en amour et qui vous vaudra les plus enivrantes victoires sur toutes les forces du mal, en vous et dans une société qui, livrée au Malin, attend de vous, les fils de Dieu, la délivrance et le salut.

LA FOI CHRÉTIENNE

II. — FOI ET EGLISE

XI

LA VALEUR DU DOGME

Mes frères,

Dimanche dernier on vous a défini le dogme. C'est, vous a-t-on dit, une vérité révélée par Dieu et comme telle imposée par l'Eglise à notre foi.

L'étude qu'il nous advient d'aborder aujourd'hui approfondit davantage le sujet, et sous des aspects qui peuvent sembler difficiles, ouvre à notre piété de nouveaux horizons. Quelle est la valeur du dogme ou, en d'autres termes, quelles sont les qualités de cette connaissance des mystères divins, objet de notre croyance ?

Pour vous le faire comprendre, il me suffira de commenter trois idées, au premier abord disparates, mais qui s'éclairent l'une l'autre. Le dogme révélé fournit des vérités divines une connaissance *objective, imparfaite* et *pratique*.

I. — *Valeur objective du dogme*

Ce premier élément est capital et ce n'est pas sans raison que l'Eglise s'y attache fermement. Les formules de notre foi expriment des vérités qui existent en dehors de nous et auxquelles, sans rien y changer, nous sommes tenus de croire ; ce ne sont pas des expressions symboliques, fruits de l'expérience religieuse, variables comme elle, et qui traduisent pour un temps donné la manière de se comporter vis-à-vis de Dieu.

Rappelez-vous ce qu'est la révélation et ce qu'est la foi. Dieu nous a parlé ; les secrets de sa vie, ses rapports avec les hommes, le problème de notre origine et notre fin, dans la

mesure où il l'a jugé bon et utile, il les a enseignés. Après avoir envoyé les prophètes qui progressivement en son nom livraient à son peuple une doctrine adaptée, il nous a donné son Fils unique. « Nul n'a jamais vu Dieu, dit S. Jean, mais celui qui est dans le sein du Père lui-même l'a fait conaître » (Jo., I, 18). Dieu nous a dit qu'il aime les hommes, que pour les sauver il n'a pas épargné son propre Fils, qu'il veut pour tous une éternité de bonheur, qu'il pardonne au pécheur repentant, qu'il recherche la brebis perdue. Jésus nous a donné lui-même un commandement nouveau : celui de nous aimer les uns les autres ; il a fondé une société, l'Eglise, qu'il a faite dépositaire de sa doctrine, de son autorité et de ses sacrements, de sorte que par elle seule nous puissions être sauvés; il nous a aimés jusqu'à la mort et s'est livré pour nous, effaçant dans son sang toutes nos fautes et il continue son œuvre de sanctification tout spécialement par l'Eucharistie, où il devient notre nourriture.

Voyez, il n'y a rien en tout cela qui soit le résultat d'impressions religieuses ou d'expériences intimes. Ces notions sont le fruit d'un enseignement communiqué aux hommes par Dieu lui-même ; et la foi (vous le savez déjà par ce qui vous a été dit) est une adhésion absolue à sa parole infaillible. Croire en Jésus-Christ, ce n'est pas seulement avoir en lui confiance. Quand, avant de guérir un malade il réclame la foi, il laisse entendre que celui-là seul est son disciple qui reçoit sa doctrine, et cette doctrine n'est pas de lui, mais du Père qui l'a envoyé.

Retenons donc que l'ensemble des vérités imposées par l'Eglise à notre croyance, que le dogme en un mot, a par lui-même valeur absolue, et que nous devons absolument et pleinement le recevoir à cause de l'autorité de Dieu qui le révèle et qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper. Ce sont les termes mêmes du Concile du Vatican (Sess. III, ch. 3).

II. — *Connaissance imparfaite du dogme*

Cependant — et c'est le second aspect de la question — notre connaissance du dogme reste toujours imparfaite.

— Elle l'est d'abord parce que nous ne savons de Dieu que ce qu'il lui a plu de révéler et que notre intelligence humaine est toujours impuissante à saisir l'infini. Si au ciel même nous ne connaîtrons pas Dieu autant qu'il se connaît lui-même (sinon nous serions Dieu) ; si les mystères de la vie divine ne seront jamais complètement compris par les élus eux-mêmes, à plus forte raison combien notre pensée, aux limites si étroites, s'arrête devant les splendeurs que découvre la parole de Dieu. En un sens très vrai la connaissance de foi dépasse toutes les sciences humines, mais s'arrête très vite devant Celui que S. Paul appelle le « Roi des siècles immortel et invisible » (I Tim., I, 17) et qui dans son éternité demeure l'Etre infini, suprême et immuable.

D'autre part, l'esprit humain saisit principalement les choses de Dieu par *analogie*, c.-à-d. en transposant sur le plan de la connaissance divine les notions qu'il possède sur le plan humain et simplement naturel ; et cette transposition, sans être fausse d'aucune manière, ne peut fournir cependant une science pleine et entière. Par exemple nous disons de Dieu qu'il est bon, qu'il est sage. Que connaissons-nous de la bonté et de la sagesse ? Ce que nous concevons en découvrant ces qualités chez certains qui nous entourent ; en les transportant en Dieu nous les lui attribuons d'une manière infiniment supérieure, nous disons qu'il est *infiniment* bon, *infiniment* sage ; nous écartons de lui toutes les failles qui se trouvent ici-bas dans les vertus elles-mêmes, mais nous avons bien conscience que la sagesse en l'homme, pour ne parler que d'elle, ne peut être qu'un reflet très lointain de la sagesse éternelle et infinie de Dieu.

Faut-il ajouter que nos formules humaines sont impuissantes à exprimer parfaitement les vérités divines ? Nous disons que la seconde personne de la T. Ste Trinité, le Verbe, est *engendré* par le Père, que le Saint-Esprit *procède* du Père et du Fils ; c'est vrai ; mais la génération, que nous connaissons d'expérience chez des créatures humaines faites de chair et de sang ne peut ressembler que de loin à celle que nous croyons, en Dieu, pur esprit. Nous tentons une explication en disant que notre pensée est, en quelque sorte, engendrée par notre esprit, mais, tout de même, nous restons bien en deça de l'expression complète du mystère de la Sainte Trinité. Et pourtant que de soin a mis l'Eglise à exprimer le dogme dans les termes les mieux choisis .... Que de discussions qui peuvent paraître subtiles, mais qui au fond marquent le profond respect de la doctrine, avant d'énoncer dans les meilleures formules la vérité chrétienne. Il y a, dans cette recherche qui ne finira jamais, non seulement un splendide effort de l'esprit qui veut toujours mieux connaître, mais aussi un magnifique hommage rendu à la parole de Dieu.

III. — *Connaissance pratique du dogme*

La connaissance du dogme chrétien — et j'en arrive au 3e point — n'est pas réservée aux spécialistes de la théologie ; elle est pour nous tous d'un intérêt très pratique, en raison de sa répercussion sur notre vie entière, de la première place qu'elle tient parmi les autres sciences, et de son but final qui est l'amour de Dieu ici-bas et au ciel.

1° Avez-vous songé aux avantages qui résultent de la connaissance des vérités révélées, l'humilité, la foi, la gratitude et l'amour, « l'humilité produite par l'infinie grandeur des mystères divins, la foi appuyée uniquement sur l'infaillible message divin, la gratitude et l'amour excités par la merveilleuse condescendance de la majesté de Dieu vis-à-vis de notre petitesse et de nos misères » ? (*D. T. C.*, art. « *Dogme* », col. 1594).

Il n'y a pas de vraies vertus chrétiennes sans une connaissance poussée de la doctrine, et ceux des saints qui sont peu instruits des choses d'ici-bas et dont le bagage religieux paraît si restreint, ont reçu directement de Dieu des illuminations supérieures à celles qu'une longue étude aurait pu leur donner. Pensez à Ste Jeanne d'Arc, à Ste Germaine de Pibrac, à Ste Bernadette et à combien d'autres ! On n'aime que ce qu'on connaît. Les saints n'auraient pas aimé Dieu comme ils l'ont fait, s'ils n'avaient pas su, mieux que nous, les merveilles de sa grâce. Et nous-mêmes, si nous voulons leur ressembler et augmenter en nous l'amour divin qui est l'âme de toute vie spirituelle, nous devons être d'humbles disciples à l'école de Jésus-Christ.

2° Le dogme est donc dans les préoccupations d'un chrétien, la *première* science. Les autres sont nécessaires ; c'est d'elles que dépend la bonne marche de votre vie et la prospérité de vos affaires temporelles ; votre devoir, vous le comprenez bien, est d'être instruit pour tenir dans la société le rang qu'il vous advient de garder ; mais songez à l'ignorance religieuse dans laquelle se tiennent tant de nos contemporains qui, par ailleurs, s'estiment croyants. Ils ont pour toute doctrine celle qu'ils ont reçue jadis au catéchisme lorsque les problèmes religieux ne les inquiétaient guère et lorsque le prêtre pouvait à peine leur dire l'essentiel. Il n'est pas question pour eux, bien sûr, de creuser les problèmes ardus qui retiennent l'attention des théologiens, mais de se garder le temps suffisant pour s'instruire des choses de Dieu. Loin de nuire aux autres disciplines l'étude plus complète du dogme chrétien les éclaire et les justifie en quelque sorte. Puissiez-vous en faire la douce expérience !

3° Pratique, la connaissance du dogme l'est aussi pour nous tous en raison de son but. Nous sommes faits pour connaître Dieu et l'aimer dans les cieux. Ici-bas déjà nous l'aimons par cette charité déposée en nous par l'Esprit-Saint, et nous le connaissons par la foi.

Avoir une plus ample science des vérités révélées, travailler à les mieux comprendre et à les mieux goûter, c'est nous préparer à un bonheur plus grand, lorsque, le voile étant levé, nous verrons Dieu comme il est. Aucun effort sur ce point n'est perdu ; nous serons rassasiés dans la mesure où nous l'aurons voulu, et cette perspective doit susciter en nos âmes, vis-à-vis du dogme enseigné par l'Eglise, une généreuse émulation.

* *

Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute, disait jadis le jeune Samuel à Dieu qui l'instruisait ; persuadés que nous sommes de la *vérité*, de la *difficulté* comme de la *nécessité* pour nous de la doctrine chrétienne, recueillons avec avidité la parole de Dieu et gardons-la comme un trésor précieux. *Amen.*

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

IV

LA PÉDAGOGIE ACTIVE SCOLAIRE : PANORAMA GÉOGRAPHIQUE

On parle de « l'Ecole nouvelle », au singulier. En réalité on pourrait aussi bien employer le pluriel, car si les principes que nous avons énumérés dernièrement sont admis par tous les partisans de la pédagogie nouvelle, ils sont susceptibles d'adaptation à des procédés fort divers.

Il est bon que vous ayez quelque notion de cette diversité : sinon vous risqueriez de paraître trop « vieux jeu » à ceux de vos élèves qui fréquentent les écoles nouvelles. L'enseignement religieux leur paraît déjà suffisamment à part, sinon même étranger : n'ajoutons pas à ce dépaysement par une ignorance crasse des techniques modernes.

Je ne peux, au cours d'une ou deux causeries, que vous signaler quelques jalons dans ce domaine déjà très vaste. Mais vous pourrez compléter votre information par des lectures personnelles. Aujourd'hui, bornons-nous à une brève énumération des principaux systèmes et à une liste des noms qu'il convient de ne pas ignorer à notre époque.

* *

C'est en **Allemagne** que nous trouvons l'initiateur pratique de ce mouvement (car je ne parle pas de l'initiateur théorique, Jean-Jacques Rousseau), dans la personne de FRŒBEL, mort en 1852. Il pense exclusivement aux petits de 2 à 8 ans. Son idée la plus originale a été d'instruire les enfants par le jeu. Il n'y a même pas de livres au « Jardin des enfants » : la grammaire s'apprend par la correction du langage, la géographie par le contact avec la nature, les sciences naturelles par l'entretien de jardinets et de basses-cours ou de clapiers. Les travaux manuels agréables, tels que le dessin, le coloriage, la manipulation d'objets, forment à l'écriture et au calcul.

Les enfants ont tout un lot de jeux proprement dits, que Frœbel appelle des « dons » : balle, cubes, bâtonnets, etc... qui, moyennant l'imagination créatrice, toute-puissante à cet âge, comme vous savez, se prêtent à toutes sortes de combinaisons aussi instructives qu'attrayantes.

Les « occupations » manuelles sont variées, et n'ont pas seulement pour but de remplacer les exercices scolaires. L'enfant apprend à tisser, à tresser, à faire des ouvrages avec des perles, etc. La gymnastique, les rondes, les chants, ne sont pas négligés.

Et le tout est réduit à l'unité par les histoires et les entretiens de la jardinière qui choisit une idée centrale pendant une, deux ou trois semaines. Supposons par exemple que cette idée centrale soit l'étude de la vache : cela entraînera l'étude du fourrage, de la fenaison, des laitages, de la boucherie, de la tannerie. Et autant que possible les enfants mettront la main à la pâte dans tous ces domaines... à la manière de Mme de Sévigné allant aux foins. Notez encore que le mobilier des petits est à leur taille.

Comme vous le devinez, « la méthode frœbelienne n'a pas vieilli ; la considérer comme telle, c'est mal la connaître et par conséquent mal l'apprécier... ; la façon de procéder dans les jardins d'enfants français, qui ne sont ni spécifiquement montessoriens, ni spécifiquement decrolyens, dé-

coule, quoi qu'on en dise, de la méthode frœbelienne »[1].

Deux pédagogues beaucoup plus récents sont aussi à retenir en Allemagne. Ce sont KERCHENSTEINER († en 1932), qui introduisit les méthodes nouvelles dans l'enseignement professionnel et primaire de Munich, et Peter PETERSEN, qui les organisa à l'Université d'Iéna sous forme de travail par équipes, à partir de 1924.

* *

En **Italie,** trois quarts de siècle après Frœbel, Maria MONTESSORI, Docteur en médecine († 1952), s'inspirait de deux médecins français, Itard et Seguin, et créait un système nouveau. Certes, plusieurs éléments de la « Maison des enfants » ressemblent à ceux du « Jardin des enfants » : mobilier à la taille des petits, matériel éducatif qui a souvent l'apparence de jeux (« tour rose », composée de dix tubes d'inégale grandeur, prismes de bois, série de clochettes variées, etc.) ; les occupations sont souvent similaires. Mais il y a des différences importantes dont voici les principales :

1° Elle a complété et perfectionné le matériel au moyen d'expériences répétées qui lui donnent une **base scientifique.**

2° Elle a conçu ce matériel d'une manière **analytique** (exercice progressif de chaque sens pris séparément : par exemple l'ouïe au moyen des clochettes, le toucher au moyen de planchettes tactiles différemment rugueuses, etc.).

3° Les occupations de l'enfant ne sont nullement un jeu : elles sont **un travail.** « C'est donc une erreur grossière que de parler de « jeux éducatifs montessoriens » (ib., p. 182).

4° Elle **libère** le plus possible l'activité de l'enfant et l'entraîne à se tirer d'affaire tout seul. Il choisit même son travail ; il est seulement tenu à le poursuivre jusqu'au bout.

5° Cette liberté est unie à une **discipline** sévère, mais jaillissant de l'intérieur : maîtrise de soi, respect du prochain, gestes silencieux. Tout visiteur d'une « Maison des enfants » est frappé par le mélange d'activité et de calme qu'elle dégage.

6° La maîtrise corporelle et la souplesse des mouvements sont surtout favorisées par la **leçon de silence** et la **marche sur la ligne.** La première de ces inventions, qui est vraiment géniale, a de telles répercussions sur le développement de la vie intérieure que nous y reviendrons ultérieurement.

7° Les phases du développement de l'enfant sont suivies de très près, pour leur faire rendre leur maximum au moment voulu ; ce sont les **périodes sensibles.**

8° Dans ces conditions, la jardinière a un **rôle plus effacé,** une action moins directe, que dans les autres systèmes.

L'influence de Mme Montessori a été et est encore prodigieuse. Mais il serait injuste d'oublier deux autres pédagogues italiennes, les deux sœurs Rosa et Carolina AGAZZI, qui ont, quinze ou vingt ans avant elle, établi un système qui a des ressemblances avec le sien. Elles sont toutefois plus proches de la vie réelle. Ainsi, au lieu d'un matériel artificiel, elles utilisent des objets courants : boîtes, billes, boutons, graines, noyaux, etc.

* *

En **Belgique,** le Docteur DECROLY s'est occupé avant tout des élèves d'âge scolaire. Contemporain de Mme Montessori, il diffère beaucoup d'elle. Alors que celle-ci a construit un système **rigide,** lui n'a **jamais d'idées arrêtées,** il est toujours à la recherche d'améliorations. Comme elle, et encore plus qu'elle, il procède sans cesse d'une manière extrêmement **scientifique.**

Comme Frœbel, il donne au **jeu** un rôle de premier plan.

Il laisse à l'élève une **liberté** beaucoup plus grande que Mme Montessori : liberté d'abandonner un travail quand il ne l'intéresse plus, liberté de faire du bruit, liberté de suivre les tendances personnelles.

Le contact avec **la nature** est continuel et très étroit : l'enfant peut sortir quand il lui plaît ; il a en classe des plantes et des animaux à soigner ; un établi de menuiserie, des chevalets de peintre sont à sa disposition, etc.

L'instruction élémentaire se fait d'une manière **synthétique,** plus conforme à la vie psychologique (pensez aux travaux de Revault d'Allonnes, Claparède, etc., sur la loi de synthèse), mais pas nécessairement plus efficace que la méthode analytique : en lecture, on commence par la phrase et le mot, et on aboutit aux lettres ; en musique on commence par la phrase mélodique et on arrive ainsi aux notes séparées, etc...

Mais surtout l'inspiration de Decroly est tout opposée à celle de Maria Montessori. Decroly, en vrai matérialiste, laisse s'épanouir les enfants sans aucune contrainte, et ne voit en eux que des tendances ou « centres d'intérêt » purement psychologiques : nutrition, défense contre les intempéries et les ennemis, travail solidaire et jeu. Sa classe donne l'impression d'une activité sans frein. Et ses élèves n'ont aucune idée religieuse.

Par contre Mme Montessori, catholique sincère, sait qu'il y a dans l'enfant des tendances supérieures : elle les favorise par la contrainte morale, et crée une atmosphère de silence très favorable à la vie intérieure.

* *

En **Espagne** on trouve un éducateur vraiment génial et qui a inventé des méthodes actives cent pour cent. C'est le chanoine MANJON († 1903). Ecœuré de voir le taudis qui servait de classe aux petits gitans de Grenade, il s'improvise professeur à 42 ans et crée une classe en plein air, trente ans avant Decroly. Il apprend aux enfants à soigner les animaux de basse-cour, il leur enseigne l'histoire au moyen du jeu de marelle, la géographie à l'aide de cartes en relief construites sur le sol la grammaire en les faisant danser au son des tambourins ; le bruit ne lui fait pas peur.

Mais surtout il reste apôtre : la religion est le grand centre d'intérêt de ses écoles, c'est elle qui inspire toute l'activité du professeur et des élèves.

Ainsi on peut conclure, avec M. le chanoine Boyer :

> « C'est donc dans tous les domaines que le chanoine Manjon fut un précurseur. Il a devancé Decroly avec ses écoles de plein air, Dewey par l'emploi des méthodes actives et, par sa conception des exigences de l'école chrétienne, le Pape lui-même... Il fut l'apôtre de la masse. Quand on accuse les catholiques d'être figés dans les formules de l'école traditionnelle passive, qu'ils se souviennent du chanoine de Grenade et des Ecoles de l'*Ave Maria* »[2].

[1] Jeanne EVRARD-FIQUEMONT, dans *Educateurs*, n° 38, mars-avril 1952, p. 181 et 185.

[2] *Pédagogie chrétienne*. I. *Problèmes et méthodes*, p. 135.